

Petite révolution à l'Ecole Moser

Dès la rentrée, des cours de suisse allemand sont proposés durant la dernière année de gymnase. En prévision d'un cursus poursuivi outre-Sarine.

A «Er cha chäch Schii fahre!» ou «Gömmer go fritte?»*, les étudiants romands fraîchement débarqués dans les unis et HES suisses alémaniques ne savent pour la plupart pas répondre. C'est pourquoi Alain Moser, directeur général de l'école éponyme, a mis sur pied des cours de Schwyzerdütsch dans ses établissements de Nyon et de Genève.

L'idée le turlupinait depuis un certain temps. Grâce à l'apprentissage de l'allemand dès la troisième primaire, en cours de dessin ou de gymnastique pour une acclimatation douce et ludique, ses élèves ignorent en majorité le blocage quasi inhérent à cette langue, ne la détestent même pas et envisagent, pour nombre d'entre eux, des études supérieures et une carrière à Zurich, Berne, Saint-Gall, etc.

Or, point de salut dans le seul Hochdeutsch s'ils veulent s'intégrer à la vie estudiantine, plaisanter dans les amphis, sortir, dissenter au café puis briguer un poste à responsabilité. Car, selon une étude réalisée en 2000 par l'Office fédéral de la statistique sur la répartition cantonale de l'allemand et du suisse allemand selon la langue principale utilisée au travail, la seconde est parlée à 98% à Zurich, 95% à Berne et même 14% sur Vaud contre, respectivement, 55%, 44% et 12% pour l'allemand.

Un dé clic

Conscient de leur frustration face à la barrière de dialectes réputés barbares et passionné par l'enjeu politique, Alain Moser s'attelle au problème. Et c'est en lisant récemment une interview de Rose Bader, enseignante de suisse allemand à l'Université populaire de Lausanne, que le dé clic se produit. S'il est possible de s'initier de manière récréative et décomplexée à partir de bandes dessinées ou de jeux de rôle, pourquoi ne pas faire profiter ses élèves de cette méthode? Résultat, M^{me} Bader assurera un cycle de 15 sessions de deux heures au second semestre.

«L'alphabète d'aujourd'hui est celui qui ne parle qu'une seule langue»

ALAIN MOSER



Alain Moser considère que l'anglais n'est pas le joker universel.

Basés sur l'apprentissage d'un patois du Mittelland considéré comme «universel», ses cours s'ouvriront ensuite aux particularismes régionaux, en fonction des désirs et des projets des élèves. Seule condition pour participer: maîtriser la langue de Goethe. «Les élèves concernés passeront l'examen de maturité à la fin de l'année. S'ils ne sont pas très bons en allemand, inutile de risquer un échec en se rajoutant des heures de Schwyzerdütsch», explique Alain Moser. La formule facultative, sans notes ni évaluation, a déjà séduit une dizaine d'inscrits à Nyon.

Mais trente heures sont-elles suffisantes pour se fondre dans le milieu autochtone? L'initiative n'est-elle pas un poil marketing? «Il ne s'agit pas de les rendre bilingues mais de leur donner les clés de compréhension qui leur permettront, sur place, de se débrouiller et d'étof-

fer leur vocabulaire», précise Alain Moser.

«Il faut voir ces cours comme un facilitateur destiné à des jeunes qui osent se confronter à un avenir hors de Lausanne ou Genève, renchérit-il. Ils sont nés de notre vision de l'école axée sur l'ouverture et la découverte de la richesse pluriculturelle de la Suisse. Ils s'appuient sur une appréhension pragmatique de notre monde actuel. L'alphabète d'aujourd'hui est celui qui ne parle qu'une seule langue. Et l'anglais n'est pas le joker universel. La preuve, une annonce pour un poste de direction au sein de l'antenne zurichoise d'un groupe de luxe français précisait, outre l'anglais et l'allemand obligatoires, que le suisse allemand était un plus... bienvenu. Ces cours participent enfin d'une vision politique: nous serons mieux entendus à Berne si nous apprenons à connaître nos voisins et nous exprimons dans leur langue. Après tout, les locuteurs allemands représentent environ 63% de la population contre 20% de français.»

En somme, le Schwyzerdütsch représenterait le moyen idéal d'être en phase avec le XXI^e siècle suisse. Qui l'eût cru?

CAMILLE BOZONNET

* «Il skie délire, ce mec!» et «On va se faire une petite bouffe?»

» www.ecole-moser.ch

publicité